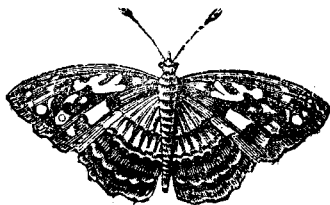


Ce Journal paraît les Mercredis et Samedis. Le prix de l'abonnement (qui se paie d'avance) est de 6 fr. pour trois mois, 11 fr. pour six mois, 20 fr. pour l'année, et de 1 fr. de plus par trimestre pour les départemens. Tout ce qui concerne la rédaction doit être adressé, franc de port, à l'imprimerie du Journal.



On s'abonne au bureau du Journal, chez M. L. Boitel, imprimeur, quai Saint-Antoine, n^o 36; MM. Gœury, place des Célestins; Louis Babeuf, rue Saint-Dominique, n^o 2; Baron, libraire, rue Clermont; Bohaire, libraire, rue Puits-Gaillet, n^o 9; Mademoiselle Felletas, au Cabinet littéraire, quai de l'Archevêché.

LE PAPIILLON,

JOURNAL LITTÉRAIRE.

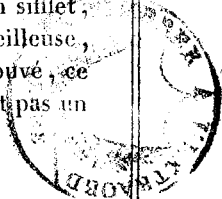


LES EMBRASSADES.

C'est avec l'attendrissement le plus vif que nous initiions nos lecteurs à la scène touchante qui s'est passé dernièrement à Marseille, entre des artistes dont nous avons conservé le souvenir.

On dansait le *Carnaval de Venise*; un coup de sifflet venait de se mêler aux applaudissemens décernés à M^{lle} D. Leroux. Un coup de sifflet! Cette insulte à notre charmante bayadère? était-ce le châtiment de quelque pirouette incertaine et chancelante, d'un entrechat, d'une crampe, d'un faux pas? Non certes. M^{lle} Leroux s'était montrée la veille non moins élégante, non moins aérienne que de coutume. La veille, elle avait *taglionisé* dans la tyrolienne, gracieuse suisse, et par sa légèreté, fait raison aux paroles: *Toi, que l'oiseau ne suivrait pas*; la veille, pourtant, un ou deux sifflets avaient essayé déjà de protester contre les suffrages unanimes des spectateurs; voici le mot de l'énigme: Confessons d'abord qu'il n'est pas de petite ville où le commérage des coulisses soit plus à la mode qu'à Marseille et trouve plus d'échos dans le public. On disait donc que les deux reines de notre ballet avaient eu une altercation des plus vives à la répétition d'un ballet nouveau. Quoi de plus insignifiant pour le public qu'une petite querelle de coulisses, qu'un petit dépit d'amour-propre. Cependant, il n'en fallait pas davantage pour certains individus, toujours prêts à saisir la plus futile occasion d'exercer leur prérogative achetée à la

porte; de là, ces quelques sifflets destinés à troubler le ballet et à froisser une femme dans son talent d'artiste; sifflets indécens, s'il en fut, et repoussés unanimement par un nombreux public. Cependant, jeudi soir, comme je vous le disais, pendant la représentation du *Carnaval de Venise*, un moyen de couper court désormais à ces témoignages d'une opposition malveillante, surgit à l'esprit de M. Ragaine; peut-être pensait-il en ce moment à Robert Maquaire? *Que tout le monde s'embrasse et que cela finisse*, se dit-il; c'est pourquoi vous eussiez vu M. Ragaine embrassant M^{lle} Leroux (le public en masse: bravo!); puis M. Monet embrassant M^{me} Ragaine (bravo! bravo!); puis M. Ragaine et M. Monet s'embrassant (jubilation universelle!); puis M. Monet embrassant M^{lle} Leroux (nouveaux applaudissemens!); puis M. Ragaine embrassant M^{me} Ragaine (bravissimo!); enfin, M^{lle} Leroux et M^{me} Ragaine s'embrassant avec la plus franche cordialité (trépignemens de pieds, attendrissement, larmes dans quelques yeux!). Les spectateurs s'étaient associés à cette réconciliation; j'ai vu le moment où chacun de nous allait embrasser sa voisine. Bref, le résultat de cette scène improvisée, c'est que l'opposition a remis en poche son sifflet, et que M^{lle} Leroux, avec son agilité merveilleuse, M^{me} Ragaine, avec sa grâce exquise, ont trouvé, ce soir-là, dans le public, beaucoup d'amis et pas un critique.



LES PUCES TRAVAILLEUSES.

La police correctionnelle de Paris a prononcé dernièrement sur une plainte en diffamation entre les deux instituteurs des puces travailleuses, dont les débats singuliers ont excité la curiosité du public.

M. Maestro, qui est installé place de la Bourse, a traité M. Bertholetto de charlatan. Ces messieurs se sont adressés les plus sanglantes apostrophes. M. Bertholetto disait : Vos puces sont des puces de chien ; les miennes sont des puces d'homme.

M. Maestro, avec explosion : Est-ce qu'il est possible d'en avoir d'autres ? (Rires bruyants). *Maestro, continuant* : Mes puces sont des puces de chien ; il est vrai ; mais ensuite elles deviennent des puces d'homme. (Relevant sa manche jusqu'au coude, et montrant son bras tout criblé de piqûres). Tenez, tenez, messieurs, voilà la nourriture de mes puces, c'est de mon sang que je les nourris.

Bertholetto montre aussi son bras couvert de piqûres.

Maestro : Il vous sied bien de faire tant d'étalage. Messieurs, je vais dire tout son grand secret. Attachez un poids au cou de la première puce venue, pour diriger les mouvemens, et vous la verrez puiser de l'eau, faire des armes, et bref, travailler comme une grande personne.

Bertholetto : Ce n'est pas vrai.

Maestro : Ce n'est pas vrai ? (Se tournant vers l'auditoire). Mesdames, qui est-ce qui aurait par-là une puce à me prêter ? je vais à l'instant la faire travailler sur le bureau de M. le président.

M. le président a mis fin au débat, et Maestro a été condamné, comme calomniateur, à 16 fr. d'amende.

GRAND-THÉÂTRE.

DÉBUT DE M^{lle} NATHALIE, amateur.

Notre horizon dramatique (style du *Constitutionnel*) s'agrandit et s'épure ; un astre resplendissant vient d'y apparaître (même style), et cet astre c'est mademoiselle Nathalie ! M^{lle} Nathalie, qu'un penchant irrésistible entraîne vers la scène, et que les bravos recueillis à Mâcon ont décidé à attaquer franchement les grands rôles sur le premier théâtre de Lyon. *Vaincre ou mourir !* telle était la devise de la jeune débutante, et la jeune débutante n'est pas morte ! Elle a joué mardi le rôle si dramatique de Marguerite dans *la Tour de Nesle*, rôle difficile s'il en fut. Elle y a été accueillie comme le fut naguères Bocage dans Buridan ; il y a eu même quelque chose de mieux pour elle, car on se permettait au moins d'écouter Bocage (entre nous soit dit Bocage en valait bien la peine), et l'ivresse qu'inspirait la jeune et belle débutante n'a pas permis d'entendre un mot de ce qu'elle a dit pendant le dernier tableau. C'était de

l'enthousiasme, de la frénésie. Br... br... bravo ! criait l'un pendant que l'autre se meurtrissait les mains en les frappant bruyamment l'une contre l'autre. D'honneur ! moi qui ai beaucoup vu en fait de choses théâtrales, je n'ai rien vu de pareil ni sur la scène ni dans la salle. Honneur et gloire à M^{lle} Nathalie qui m'a montré du nouveau !

Mais, me dira-t-on peut-être, quel est donc le talent de M^{lle} Nathalie ? Je l'ignore, car comme les autres spectateurs je me suis trouvé entraîné malgré moi en l'écoutant, subjugué, atterré, ne voyant plus qu'elle, malgré la présence de M. Fulcrand ; j'étais là frappant des mains et ouvrant la bouche pour crier bravo ! Succès colossal, pyramidal, inouï jusqu'ici dans les fastes dramatiques ; succès comme on n'en voit guères ; succès comme on n'en voit pas ! Merci, M^{lle} Nathalie ! Je vous dois une heure de plaisir, merci ! Courage donc enfin, jeune fille organisée pour l'art, ce n'était pas sans raison que vos admirateurs vous rappelaient à la fin de la pièce en criant : Athalie ! C'était la reine, la belle reine qu'ils voulaient revoir, et vous vous êtes dérobée à leur empressement, pudeur qui vous honore encore à mes yeux, car la modestie est la compagne inséparable du talent. *Perge viam*, c'est-à-dire continuez votre carrière ; il y a vingt ans, nous comptions Georges et Duchesnois, aujourd'hui nous connaissons Nathalie !

Par amour pour l'art, donnez-nous *Lucrece Borgia* ! et que votre réputation grandisse sous les couronnes ! Encore une heure de jubilation pour le public qui apprécie votre talent à sa juste valeur, et nous, ses fidèles interprètes, nous nous prosternerons devant l'artiste qui sait contribuer aussi puissamment à ses plaisirs !

THÉÂTRE DES CÉLESTINS.

La représentation au bénéfice de Prudent avait attiré une grande affluence de spectateurs. On se pressait, on s'échelonnait les uns sur les autres, depuis les premières jusqu'au paradis. Le parterre étouffait et le bénéficiaire riait derrière le rideau. Cette représentation n'a cependant offert qu'une seule chose de bonne : c'est la recette. Le vaudeville, *la Jeunesse de Talma*, malgré le grand nom qu'il rappelle, est d'une constitution très-faible. Il ne vivra pas. Ne me demandez pas l'analyse de *Georges, ou l'assassin par amour*, salmis mélodramatique, immoralité en trois actes. C'est un tissu d'invéraisemblances ; une réunion de caractères tous plus faux, plus absurdes les uns que les autres. C'est un dialogue plein de ridicule phraséologie, de redondances et de niaiseries comme celles-ci : C'est lui qui m'a tué ! Il a du sang après les mains ! Tu mens... Vous mentez. etc. etc. M. Gaillardet nous a montré dans cet ouvrage quelle part il a prise dans *la Tour de Nesle*. Nous ne dirons rien des artistes. — Nous les avons plaint. — Il leur était

impossible d'être bons dans de mauvais rôles et dans des situations aussi ridiculement amenées.

Le Tartuffe de Village est un petit vaudeville où l'on a commencé par rire et fini par siffler.

Kiouny est venu faire preuve de plus d'intelligence que n'en avaient montrée les auteurs pendant cette soirée. Il a recueilli tous les applaudissemens, et, humble, il a regagné à pied son humble demeure.

La Chambre ardente, drame à émotions galvaniques, où la marquise de Brinvilliers joue le principal rôle, sera représenté jeudi au bénéfice d'André, acteur dont le talent comique est si justement aimé du public. *Le Dieu et la Bayadère, ou la Courtisane amoureuse*, fera sa réapparition ce soir là, au grand contentement des spectateurs, qui regrettent depuis bien long-temps cet opéra-ballet. André se trouvera très-bien de cette impatience.

NAPOLINE,

POÈME PAR M^{me} EMILE DE GIRARDIN.

Parmi les mille et une sottises qui, de la capitale, débordent incessamment sur la province, et que nous autres bonnes gens, nous recevons comme à genoux, quand la poste nous les envoie ; il n'en est guère, ce me semble, de plus ridicule, de plus misérable, et qui peigne mieux notre esprit de littérature égoïste et mercantile, que cette manie de coucher sur les catalogues Renduel ou Gosselin, des romans, des drames, des poésies, des contes, etc., bien long-temps avant que l'idée première de ces ouvrages ait pu surgir et se reconnaître dans le cerveau de l'auteur. Que voulez-vous ? C'est une manière comme une autre d'occuper de soi le bienveillant public du XIX^e siècle. De la sorte, on trafique admirablement sur sa gloire littéraire. Vous avez sous presse un volume nouveau ! — Admirable. On en parle d'avance, les journaux en disent du bien à tant la ligne. Et puis, quand il paraît le bien heureux volume, quand il se pavanne devant les vitres du libraire, les cent bouches de la Renommée vous portent encore, vous et votre élucubration, aux quatre coins de l'univers. Heureux mortel, ma foi !

Je ne pense pas que l'on soit tenté de me demander ici des noms propres ; en donner, ce serait de ma part une impolitesse, et une impolitesse bien gratuite. Que ces réflexions soient donc prises pour ce qu'elles valent, jetées en forme de préambule, et sans application aucune, entendez-vous, à *Napoline* de M^{me} de Girardin.

Or, savez-vous ce que c'est que *Napoline* ? Avez-vous lu *Napoline* ? J'essaierai de vous dire ce qu'il y a de plus clair et de plus net à dire sur ce poème,

c'est qu'il ne vaut rien ; j'en demande pardon à M^{lle} Delphine Gay qui nous avait donné de si jolis vers, que l'on n'a point oubliés encore. Ce qu'elle appelle un poème, n'est autre chose qu'une causerie prétentieuse et fade, une historiette en quatre chapitres, un récit dont le fond est bien maigre, dont les détails sont plus maigres encore.

Napoline, jeune fille, toute pleine de qualités et de défauts, se présente à vous avec une amie, et, ce qui vaut mieux, avec un amant. Mais un oncle petit-maître, un bellâtre, nommé Monsieur de Beau-castel veut arracher sa pupille à sa passion pour Alfred, jeune étourdi qui oublie parfois sa maîtresse ; il révèle à Napoline le secret de sa naissance ; elle est fille naturelle de Napoléon ! Admirez la puissance des noms dérivés ! Napoléon et Napoline !. Viennent ensuite mille incidens : une rivale, une fortune subite, un bal, joie et douleur, le lendemain d'un bal, un suicide, mais un suicide dans la chambre d'Alfred, léger et volage, un suicide vulgaire, un suicide de *repasseuse*. Avec cela, où en veut donc venir M^{me} de Girardin ? Elle veut nous montrer, *dût-on accuser ses vers de vieilleries*, dans Napoline, le génie à l'étroit au milieu du siècle, et contraint en ses élans,

Sous un châle de l'Inde ayant ployé ses ailes,
Sous un chapeau d'*Herbaut* cachant les étincelles
Qui trahissent l'orgueil de son front lumineux.

Trouve à cette conception de l'esprit qui voudra ! moi, j'ai admiré dans un poème annoncé depuis une année au moins, beaucoup de bizarres alinéas, beaucoup de *filets anglais*, de tirets, de points de suspension, d'admiration, toutes choses qui ont bien perdu de leur puissance. J'ai admiré dans cette œuvre poétique qui veut singer, par son abandon et ses allures bizarres, le faire Byronnien, j'ai admiré des vers comme celui-ci :

La perruque de mon-vieux maître d'écriture.

Napoline est suivie de quelques poésies légères, qui sont bien ce qu'il y a de mieux dans ce volume. Plusieurs pièces, telles que le *Pêcheur de Sorrente*, le *Pêcheur d'Islande*, avaient déjà paru dans plusieurs *keepsakes*. Le *Petit Frère* est inédit, il mérite d'être cité, et nous le donnerons dans notre prochain N^o

LYON.

Hier soir, à 7 heures environ, l'omnibus de l'Île-Barbe a été arrêté par une bande d'une vingtaine d'hommes armés, à la hauteur de la maison Canard. Le postillon étant parvenu à faire prendre le galop à ses chevaux, a soustrait les voyageurs à l'attaque dont ils étaient l'objet. Arrivé au pont de l'Île-Barbe, on a trouvé la garde nationale de St-Rambert sous les armes, et l'on a appris que la bande de malfaiteurs à laquelle on venait d'échapper était la même qui peu

de jours auparavant avait dévasté la Pape. Pour se venger d'avoit manqué leur coup sur l'omnibus, les voleurs ont brisé les grilles du pont de l'Île-Barbe, coupé les cables qui retenaient plusieurs bateaux chargés de pierres, lesquels sont venus se briser contre les piles du pont du Change, et finalement ils ont pénétré dans la maison Canard, d'où il ont emporté tout ce qu'ils ont pu trouver à leur convenance.

M. le procureur du roi, devant lequel on racontait ce matin cet événement, au café Casati, en a paru tout étonné. Il a brusquement quitté le déjeuner qu'il avait entamé pour aller aux informations. Nous ignorons ce qui en est résulté.

— La fille Lapière, accusée de tentative d'incendie, a été condamnée à sept ans de réclusion.

— Le gérant de *l'Echo de la Fabrique* a été mandé devant M. le procureur du roi comme prévenu de s'occuper de politique.

— M. Caussidière a été arrêté à la sortie de l'audience, le jour de l'affaire de Loyasse. On dit que cette arrestation n'avait d'autre motif que celui d'éviter une ovation aux citoyens qui venaient d'être acquittés, et M. Caussidière a été conduit à Montbrison les fers aux pieds et aux mains.

— Notre police de sûreté a ces jours-ci fait une visite domiciliaire chez M. Sivoux pour y surprendre un complot; on y a trouvé au lieu de canons des cylindres, des pots à couleur à la place de mortiers. C'était une vraie mystification.

— M. Prunelle a été nommé député à la Tour-du-Pin.

— La société philharmonique dirigée par MM. Guérin et Millet a repris ses matinées musicales. Les concerts ont lieu à la salle de la Loterie, et plusieurs amateurs nous promettent d'être un jour des artistes distingués.

— On parle dans le monde des *dilettanti* d'un concert que doivent donner M. Cherblanc et M^{me} Servajean, dont les talents sont déjà bien appréciés du public. Nous engageons ces deux artistes à se faire entendre, nos plaisirs ne peuvent qu'y gagner.

— La concurrence des bateaux à vapeur donne lieu à de graves accidens, par la rapidité avec laquelle on débarque les voyageurs. Ainsi à Montmerle un passager n'a dû son salut qu'à son habileté de nageur.

AVIS.

Le 6 décembre courant on a retiré du Rhône, à la Mulatière, le cadavre d'un homme submergé depuis environ trois semaines.

Signalement. Paraissant âgé de 65 ans, taille d'un mètre 60 centimètres, cheveux gris. Il était vêtu d'une veste en velours-coton olive, d'un pantalon en drap bleu avec un passe-poil rouge; il portait un second pantalon de coton bleu en guise de caleçon, un gilet bleu en circassienne, un autre gilet bleu en laine tricoté et une chemise en coton sans marque. Il avait une cravate en coton rose cadrillée et des souliers ferrés.

On a trouvé sur lui un petit couteau à manche de corne et une somme de 1 fr. 75 c. en monnaie de cuivre.

Les personnes qui pourraient donner des renseignements sur cet individu sont priées de les adresser à la Préfecture du Rhône, division de la police.

ÉTRENNES.

MАЗOYER,

Marchand de Musique et d'Instrumens, rue St-Pierre,

A réuni pour le nouvel an tout ce qui peut flatter le goût des amateurs. Entr'autres productions nouvelles on remarque:

LES CHASSES,

Recueil de six romances, par Labarre, avec accompagnement de piano ou guitare, orné de six belles lithographies par Adam.

SOUVENIR MUSICAL,

Un recueil des plus jolis airs des auteurs modernes, pour le piano, élégamment relié et orné de portraits de feu Hertz, feu Hérold et feu Hantlin.

ALBUM LYRIQUE,

Recueil de douze jolies romances, par Labarre, avec accompagnement de piano ou guitare, orné de douze lithographies et richement relié.

ALBUM DE BRUYÈRE.

ALBUM DE PANSESON.

ALBUM DE PLANTADE.

RECUEIL DE SIX ROMANCES,

Avec accompagnement de piano, dont les paroles ont toutes été faites pour être données aux demoiselles et dans les pensions.

NOUVEAUTÉS ÉDITÉES AU MÊME MAGASIN.

LES ROMANTIQUES,

Recueil de quatre walses et une galoppe, pour piano-forte, par M^{me} Faure-Boisis.

RECUEIL DE SIX GALOPES,

Pour piano-forte, par M. Antoni Mocker.

L'HYMEN D'UNE SŒUR,

Musique de M. Roux-Martin.

On trouve toujours chez le même un grand assortiment de pianos à vendre ou à prendre en location; le tout à des prix très-modérés.

M. Perlet continue de tenir chez lui classe de géométrie-pratique, d'architecture élémentaire appliquée à toutes les différentes perspectives qu'il enseigne, de neuf heures à midi; les autres heures de la journée sont offertes aux personnes qui désiraient prendre des leçons chez elles ou chez lui. Il offre de plus à MM. les artistes et amateurs de Lyon, qui n'ont ni le temps, ni la patience de mettre leurs tableaux en perspective, de les leur tracer à des prix très-modérés.

Sa demeure est toujours rue de Sèze, 4, aux Brotteaux, à Lyon.